

Christian Soleil

Virginia Woolf et Duncan Grant :
une amitié entre chien et loup



A la mémoire d'Angelica Bell-Garnett.

EXTRAIT

Une amitié de trente ans

C'est une bien étrange relation que celle qui rapprocha, pendant plus d'une trentaine d'années, Virginia Woolf, l'un des plus grands écrivains anglais de sa génération, et Duncan Grant, le peintre montant du groupe de Bloomsbury. Etrange parce que complexe, ambiguë, tiraillée entre des motivations parfois contradictoires, mais le plus souvent tendre, admirative, entre deux artistes fondamentalement proches par leurs sensibilités mais éloignés par leur pratique de deux arts différents.

Sans doute Duncan Grant a-t-il « charmé » Virginia Woolf dès leur première rencontre, comme il charmait du reste tout le monde. La timidité du jeune homme se traduisait en effet par un mélange de modestie sincère, d'humour qui seul rendait possible son rapport aux autres et sans doute au monde, de courtoisie en tant qu'intelligence de l'autre et de réelle délicatesse qui favorisait une grande qualité d'écoute, active et profonde, et donc une grande compréhension

de ses interlocuteurs. Sa sensibilité artistique ajoutait un point commun non négligeable avec l'écrivain. Enfin, il n'avait pas été exempt d'états dépressifs liés le plus souvent à sa quête permanente du jeune homme idéal qui lui faisait confondre les mécaniques du sexe avec les exigences du cœur et le laissait souvent dans un état de confusion mentale assez prononcé. Bref, pour reprendre l'expression de Jean Cocteau parlant du jeune Klaus Mann, ni l'un ni l'autre « n'habitait vraiment bien ce monde » mais, si Duncan Grant pouvait s'oublier dans sa peinture en devenant lui-même sa peinture, sa toile ou son sujet, Virginia, qui avait choisi d'écrire à travers les « flux de conscience » et une approche psychologique de ses personnages, pénétrait sans doute les âmes mais s'enlisait dans le labyrinthe des actes et des intentions dont la profondeur est infinie. Ajoutons que la relation à double étayage que vécut bientôt Duncan Grant avec Vanessa Bell, la sœur de Virginia, eut sans doute un effet plus bénéfique sur son équilibre que celle, fondée sur quelques incompréhensions fondamentales, entre Leonard et Virginia Woolf.

Duncan Grant fut bientôt l'ami et, accessoirement, pour ne pas dire accidentellement, l'amant de la sœur de Virginia. Les relations entre Vanessa et Virginia étaient déjà d'une complexité rare. IL n'est pas question de les approfondir ici et ce travail a déjà été accompli par d'autres, mais nous pourrions, pour les résumer d'un trait, parler à la fois d'une grande

proximité liée à une intimité profonde pendant leur enfance et leur jeunesse, alliée à un sentiment récurrent de jalousie. La jalousie de Virginia à l'égard de Vanessa portait essentiellement sur son impression que sa sœur avait une vie plus accomplie qu'elle-même. Deux fils avec son mari Clive Bell – Julian et Quentin – et une fille – Angelica – avec Duncan : la maternité de Vanessa avait eu l'opportunité de se développer bien plus que celle de Virginia, qui reportait volontiers ses instincts maternels sur ses neveux et sur sa nièce. Il faut ajouter que Virginia ne voyait le plus souvent que ce que Vanessa lui laissait voir de sa relation avec Duncan : une union joyeuse et détendue, menée dans un esprit bohème et d'une grande tolérance sur les affaires de sexe. La vérité n'était pas celle-là. Vanessa faisait contre mauvaise fortune bon cœur : c'est malgré elle que Duncan menait tambour battant ses aventures avec de jeunes modèles, artistes, journalistes, aristocrates, bref avec tout ce que la société pouvait lui proposer comme jolis garçons disponibles. Pour garder Duncan à ses côtés, Vanessa était contrainte d'accepter la situation. Elle recevait donc le plus souvent les jeunes amants du peintre, mais s'inquiétait follement chaque fois qu'il disparaissait pour plusieurs semaines avec l'un d'eux. Il était inconstant sexuellement. Il lui était fidèle. C'est ce qu'il s'acharne à lui répondre quand elle lui exprime son inquiétude dans ses lettres. Quand Virginia, qui n'était pas folle, si l'on ose dire,

apprend ici et là les affres mentaux dans lesquels vit sa sœur, elle n'émet pas d'avis péremptoire sur Duncan. Elle n'hésite cependant pas à le faire sur ses « petits amis » et ses jugements sont généralement sans appel. Mais concernant Duncan, parce qu'elle ne veut pas blesser plus avant sa sœur ou parce qu'elle l'aime bien comme on aime un enfant malgré ses frasques, elle se contente de se poser des questions. Ce sera notamment le cas dans la relation que Duncan entretiendra autour de 1929 avec l'impossible George Bergen. Il est vrai que certaines questions semblent déjà contenir leur réponse.

Vanessa lui apparaissait comme une sorte d'organisatrice et de gestionnaire hors pair : elle gérait d'une main de maître Charleston où les invités se succédaient sans faillir, sa relation avec Duncan qui vue de l'extérieur était un modèle de fidélité affective quand bien même le peintre multipliait les rencontres et les relations amoureuses avec de jeunes garçons. Fidélité n'est pas constance. La vie de Vanessa n'était sans doute pas si épanouie qu'elle en avait l'air. Une femme d'une trentaine d'années qui décide de passer sa vie avec un homosexuel et redoute au fil des relations amoureuses de celui-ci qu'il ne finisse par lui préférer un garçon n'est pas tout à fait ce que l'on considère d'ordinaire comme une sinécure. Mais pour Virginia Woolf, à qui Leonard refusa toujours de donner un enfant, puisqu'elle était considérée – et se considérait du coup – comme folle par sa famille,

l'existence frénétique et riche que Vanessa et Duncan menait à Charleston pouvait à juste titre apparaître comme plus remplie que la sienne.

La sensualité extrême et débordante de Duncan Grant, ce jeune mâle prolige et pour elle sans danger puisque ouvertement homosexuel, était aussi comme on le verra plus loin une source de fantasmes pour Virginia Woolf qui, en matière de sexualité, du fait d'un trouble personnel lié à des attouchements dans sa jeunesse, s'avérait en la matière plus croyante que pratiquante. Aussi Virginia éprouva-t-elle toujours pour Duncan une certaine tendresse, en même temps qu'un réel intérêt pour son travail artistique.

Il est vrai qu'à partir du moment où le jeune peintre connut un succès grandissant, les lettres ou le journal de Virginia n'encensent plus autant le travail artistique du jeune peintre. Elle va même, contrairement à son habitude et aux dires de tous les amis de Duncan, le trouver hautain et dédaigneux lors d'une de leurs rencontres dans le Sussex au moment où l'étoile de Duncan explose au ciel des gloires artistiques anglaises. Virginia commençait elle aussi de connaître plus qu'un succès d'estime.

Duncan Grant, de son côté, fut toujours, comme en témoignent ses lettres, un fervent lecteur de Virginia Woolf. Quand il lit pour la première fois, à Cassis, dès sa publication, *To the Lighthouse* (*La Promenade au phare*), il est bouleversé et écrit immédiatement à Virginia pour lui dire son admiration, son émotion, et

lui faire part de sa lecture personnelle, de ses questionnements, notamment sur la genèse du livre et sur le processus de sa conception : qui a inspiré quel personnage, quelle est la part de la mère de Virginia et celle de Vanessa dans la construction de la psychologie de Mrs Ramsay ?

Sauf dans le domaine amoureux où il se débrouille pour la cantonner parce qu'il sait la gérer, la jalousie est absente de l'esprit de Duncan Grant. Il ne ressent jamais le moindre sentiment de compétition à l'égard des autres artistes dans la mesure où il est dépourvu de toute ambition et donc libre de ce type de sentiment destructeur. Ce n'est pas le cas de Virginia chez qui la jalousie est en quelque sorte au cœur d'une tradition familiale. Angelica Garnett, à la fin de sa vie, nous le confirmait d'ailleurs dans un de nos entretiens : « Il y a toujours eu ce sentiment très fort de jalousie entre Virginia et Vanessa. Cela n'empêchait pas l'amour mais cela rendait les relations compliquées. Il y avait toujours une dimension sous-jacente qui brouillait un peu les cartes. Hélas ce sentiment a traversé les générations. »

La jalousie, ou l'envie, va parfois se nicher au cœur des relations les plus intimes et les plus amicales. La jalousie est un sentiment infantin. Il perdure parfois chez les êtres à qui n'a pas été donnée la chance de devenir tout à fait adultes. Cela n'empêche heureusement en rien le talent, ni parfois le génie. Duncan Grant en était exempt. Virginia pas

le moins du monde. Il lui manquait sans doute une confiance en elle que personne, dans son entourage, n'a su lui donner. Duncan Grant était peut-être l'homme qui aurait pu lui éviter le pire. Mais l'équilibre mental le plus parfait engendre rarement de très grandes œuvres...

EXTRAIT